

Or. 156
G. 97
G. 145

LE GEOLIER DE PHILIPPES

« Le peuple en foule s'éleva contre eux (c'est-à-dire contre Paul et Silas), et les magistrats ayant fait déchirer leurs robes, ordonnèrent qu'il fussent battus de verges. Et après qu'on leur eût donné plusieurs coups, ils les firent mettre en prison et ils ordonnèrent au geôlier de les garder sûrement. Ayant reçu cet ordre, il les mit au fond de la prison et leur serra les pieds dans des ceps.

« Or sur le minuit, Paul et Silas étant en prières chantaient les louanges du Seigneur, et les prisonniers les entendaient. Et tout d'un coup il se fit un grand tremblement de terre, en sorte que les fondements de la prison en furent ébranlés et en même temps toutes les portes de la prison furent ouvertes et les liens de tous les prisonniers furent rompus. Alors le geôlier étant réveillé, et voyant les portes de la prison ouvertes, tira son épée et allait se tuer, croyant que les prisonniers s'étaient sauvés.

« Mais Paul lui cria à haute voix : Ne te fais point de mal, nous sommes tous ici. Alors le geôlier, ayant demandé de la lumière, entra promptement et tout tremblant il se jeta aux pieds de Paul et de Silas, et les

ayant menés dehors il leur dit : Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé? Ils lui dirent : Crois au Seigneur Jésus-Christ et tu seras sauvé, toi et toute ta maison. Et ils lui annoncèrent la parole du Seigneur, et à tous ceux qui étaient dans sa maison. Et les ayant pris à cette même heure de la nuit, il lava leurs plaies et aussitôt il fut baptisé, lui et tous les siens. Et les ayant menés dans son logement il leur fit servir à manger et il se réjouit de ce qu'il avait cru en Dieu avec toute sa famille. »

(Actes, XVI, 29-34.)

16-34

Mes frères,

Si vous eussiez été témoins, dans la ville de Philippes en Macédoine, de ce tumulte populaire à la suite duquel deux étrangers sont jetés en prison, puis de ce tremblement de terre au milieu de la nuit, vous n'y auriez vu qu'un double hasard, que la bizarre succession de deux événements venant accider la chronique locale. Mais vous n'auriez pas compris que ces deux événements étaient voulus de Dieu pour en amener un troisième, plus caché et plus grand; que cette arrestation de deux apôtres et cette dure captivité avaient pour but de faire éclater dans une prison le témoignage de Jésus; que ce tremblement de terre devait, entre les mains de celui « qui fait du vent ses anges et des flammes de feu ses

ministres, » amener pour le geôlier une de ces détresses extrêmes, où l'œuvre de Dieu se fait rapidement dans un cœur brisé ; qu'enfin l'issue de tout ce drame allait être cette grande chose qui se nomme la conversion d'une âme immortelle.

Il y a donc, si l'on peut s'exprimer ainsi, deux histoires, l'une qui se compose des événements visibles, l'autre qui se passe dans le secret des cœurs ; et la première n'est que la préparation de la seconde. Tandis que les hommes s'agitent et que le monde matériel s'émeut, l'Éternel règne, l'Éternel poursuit un but méricordieux et constant, le salut des âmes et le développement de ce royaume du Christ qui doit embrasser l'humanité toute entière.

Contemplons par la foi, sinon par la vue, ce but providentiel de l'histoire, ce terme lumineux du plan divin ; ne nous troublons point en présence des hommes ou des choses qui s'ébranlent, et, du sein de l'obscurité des voies de Dieu, attendons en paix, dans une fidélité vigilante, l'accomplissement certain de ses promesses.

Paul et Silas ont été battus de verges, de verges cruelles, armées d'une espèce d'éperon qui déchire les chairs et les couvre de plaies : puis ils ont été livrés

au geôlier qui les jette dans un cachot obscur et serre leurs pieds dans des ceps, c'est-à-dire dans un bloc de bois où la place étroite faite à chaque pied cause une sensation douloureuse d'immobilité et de compression..... C'est dans ces circonstances, mes frères, que les serviteurs de Dieu nous apparaissent chantant au milieu de la nuit les louanges du Seigneur. Ces murs qui ont si souvent retenti des blasphèmes de la colère ou des éclats de cette triste gaîté par laquelle les prisonniers essaient de tromper leur douleur, ces murs résonnent maintenant du chant des cantiques; ils redisent de leurs échos sonores le doux nom de Jésus, et ces sombres arceaux deviennent les voûtes d'un temple. Quel fruit merveilleux de la foi, et comme ces humbles disciples s'élèvent tout à coup aux plus sublimes hauteurs de l'héroïsme chrétien ! Quoi ! pas un murmure contre l'injustice de ces magistrats qui les confondent avec de vils criminels, ou qui ne les en distinguent que pour les traiter avec plus de rigueur ! Pas un gémissement, pas une plainte que pourrait si bien justifier l'état de leurs pauvres corps déchirés par les verges ! Non, ils surmontent la peine morale et la douleur matérielle, ils se résignent, ils adorent, que dis-je ? ils tressaillent d'une sainte joie et « ils chan-

tent au milieu de la nuit les louanges du Seigneur ! » Nous admirons avec raison l'infortuné Louis XVI se livrant tranquillement au repos dans la prison du Temple, la veille de son exécution, et donnant à son fidèle serviteur l'ordre de l'éveiller aux premières lueurs du jour. Certes, nous ne voulons rien retrancher à la grandeur de ce calme auguste qui était aussi un fruit de la foi chrétienne. Mais nous n'admirons pas moins, à côté de ce paisible sommeil, cette veille glorieuse ; à côté de cette majestueuse résignation de la victime royale, cette sérénité triomphante des deux disciples de Jésus-Christ dans le cachot de Philippes.

Quel contraste, mes frères, chez ceux auxquels manque, à l'heure de l'épreuve, l'appui de la foi chrétienne ! Voyez le geôlier de Philippes : une secousse de tremblement de terre vient de se produire, les fondements de la prison sont ébranlés, les portes roulent sur leurs gonds, les chaînes se brisent : le geôlier se réveille au milieu du tumulte, il croit que tous les prisonniers vont s'enfuir et, sachant que selon la rigueur des lois romaines il en répondra sur sa tête, il veut devancer un châtiment inévitable en se perçant de son épée... Saisissez ici la différence entre celui qui croit et celui qui ne croit point : pour

le premier, l'effet de l'épreuve, c'est la paix ; pour le second, c'est le désespoir.

Ce désespoir ne s'explique que trop au sein du paganisme : aux yeux du géolier de Philippes, il n'y a pas un Dieu paternel qui gouverne le monde et qui en dirige tous les événements dans un plan de sagesse et d'amour. Il admet sans doute, comme les païens, qu'à un moment déterminé un dieu peut intervenir en sa faveur ; mais au-dessus de ces divinités multiples, à puissance limitée et rivale, il voit planer cette figure impassible qui s'appelle le destin. Les apôtres, au contraire, se sentent sous le regard d'un Père « qui compte les cheveux de leur tête, en sorte qu'il n'en tombera pas un seul sans sa permission. » Si Dieu le voulait, il pourrait les délivrer à l'instant même, car « il n'y a ni science, ni conseil, ni force contre l'Éternel. » S'il les laisse souffrir, c'est dans un dessein de miséricorde, et ils attendent en paix l'issue de ses voies qui concourra à leur bien et à sa gloire !

Mes frères, après dix-huit siècles de christianisme, combien d'hommes en sont encore à croire à l'antique destin ! La philosophie du jour vient même donner une forme scientifique à cette incrédulité populaire. On allègue les lois de la nature, immuables

et nécessaires, qui poursuivent leur invariable cours, tandis que derrière ces lois Dieu reste dans un repos immobile et dans une incapacité absolue d'intervention. Parfois même ces lois expliquent si bien toutes choses, depuis la perfection actuelle du système du monde jusqu'à ses plus lointaines origines et aux combinaisons primitives de l'ordre et de la matière, qu'en vérité Dieu lui-même est supprimé et qu'on peut répéter ce mot d'un savant incrédule : « Dieu est une hypothèse dont je n'ai pas besoin. » N'est-ce pas revenir à la vieille idée païenne du destin, et faire planer au-dessus de toutes choses l'aveugle nécessité ? Voilà la sagesse du jour : combien l'acceptent en pratique ! combien n'ont jamais cru, d'une foi réelle, à la providence de Dieu, ou croient Dieu trop grand pour se mêler des chétifs incidents d'une vie humaine !

Avec de telles dispositions, que devient l'homme aux jours de l'épreuve ? Lui si fier à l'heure de la prospérité, il se dépit, il se décourage au moindre revers, semblable à un Achab qui se jette sur sa couche royale et refuse toute nourriture, parce qu'il n'a pu obtenir la vigne de Naboth objet de sa capricieuse fantaisie. Ou bien accablé par la douleur, il tombe dans une véritable prostration morale

dont il ne sort que pour se jeter dans un violent désespoir. Et lorsque les circonstances deviennent plus hostiles et plus écrasantes, lorsque tout, ici-bas et là-haut, semble se tourner contre lui.... alors ce vaincu de la destinée cherche à se fuir lui-même et se précipite dans la mort.

Ah! si nous pouvions nous approcher de cet infortuné qui tourne contre sa poitrine une arme meurtrière, nous lui dirions comme Paul et Silas au geôlier de Philippes : « Ne te fais point de mal, nous sommes tous ici, » ou plutôt : Dieu est ici! ce Dieu que tu as oublié, méconnu, ce Dieu que tu vas offenser par un crime suprême, il est ici, il est près de toi! Quelle que soit ton infortune, quel que soit ton déshonneur, quel que soit le mal dont tu souffres ou le mal que tu as fait, il est ici, il est près de toi, le Dieu de l'Évangile qui peut tout pardonner, tout réparer, tout guérir. Ne te jette pas dans le sein lugubre de la mort, quand tu peux te jeter dans les bras d'un Père!

Voilà ce que nous voudrions dire à cet infortuné. Mais il faut aussi nous le dire à nous-mêmes, car si nous ne sommes pas unis par une foi vivante au Dieu de Jésus-Christ, pouvons-nous répondre de ce que nous ferions dans l'une de ces

extrémités terribles qui peuvent se rencontrer dans notre destinée? « Toute vie humaine longe le désespoir, a dit Vinet; toute vie mondaine est grosse d'un suicide. » O précieuse clarté d'un Dieu Sauveur qui me garde et qui m'aime, qui mesure avec sagesse ma part de joie et de souffrance, brille toujours au-dessus de ma tête comme une étoile au milieu des nuées, et à travers tous les détours de mon sentier terrestre, à travers mes douleurs et mes chutes, ne m'abandonne jamais!

Revenons, mes frères, à la prison de Philippes. Quelle scène! quelles émotions, quels étonnements! Regardez ces prisonniers qui peuvent s'enfuir et qui restent à leur place comme fixés par une puissance inconnue; regardez ces apôtres qui non-seulement ne cherchent pas à s'échapper à la faveur du désordre, mais qui s'approchent avec amour du geôlier qui les a torturés et l'empêchent de se détruire; regardez celui-ci tenant encore d'une main frémissante l'épée avec laquelle il allait s'ôter la vie... Alors il se fait, dans cette rude nature, une œuvre abrégée de l'Esprit, une de ces intuitions rapides, semblables à un éclair qui entr'ouvre aux

yeux de l'homme les profondeurs de l'abîme et les profondeurs du ciel. Il sent pour la première fois tout le vide de son âme et toute l'impuissance humaine; il se souvient vaguement que ces étrangers annoncent la voie du salut. Étonné de ce chant des cantiques, de ce calme céleste et de cette intervention charitable; plus bouleversé dans son âme que le sol ne l'est sous l'action du tremblement de terre, saisi d'épouvante et pourtant animé d'un secret espoir, le géôlier se jette tout tremblant au pied de ces mystérieux captifs qu'il prend pour des êtres surhumains, et il s'écrie : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? »

Il est temps de nous arrêter à cette question mémorable et à la réponse non moins mémorable qui lui est faite.

La question du géôlier de Philippes est la question religieuse posée dans ses véritables termes. La question religieuse, elle, est partout aujourd'hui : dans les livres, dans la presse périodique, dans les salons, dans les parlements, dans les conflits des peuples et des races. Mais quel est l'esprit dans lequel on s'en occupe ?

Ici la question religieuse se mêle à la question politique. Elle apparaît comme liée à certaines ins-

titutions, à tel ou tel régime, comme protectrice de ce qu'on appelle les grands intérêts sociaux. La religion est donc vraie parce qu'elle est utile; elle se recommande non par sa valeur éternelle, mais par les services qu'elle peut rendre?... Et ne voyez-vous pas que vous la rabaissez en la détournant de sa sphère propre? Ne voyez-vous pas que vous suscitez contre elle des haines implacables? Vous voulez en faire non un but, mais un moyen, et vous la rendez odieuse!

Ailleurs la question religieuse devient une question de secte et de parti. On a embrassé telle opinion, on s'est rangé dans tel camp par circonstance, ou même, si vous le voulez, par conviction et par libre choix. Alors on se dévoue à la tendance religieuse qu'on a adoptée comme on le ferait à une cause tout humaine, on la défend avec passion, on y trouve une occasion incessante de combattre des adversaires, et la religion n'est plus un aliment céleste dont on nourrit silencieusement son âme, mais un drapeau que l'on suit avec ardeur dans une mêlée tumultueuse!

Pour d'autres, au contraire, la question religieuse n'excite aucune passion. S'ils s'en occupent, c'est avec une philosophique indifférence et une curiosité

toute désintéressée. Il leur plaît de voir se rencontrer, comme en un champ clos, la science incrédule et la science chrétienne, et d'entendre discuter, du sein d'un scepticisme commode, ces brûlants problèmes : la Bible est-elle un livre inspiré de Dieu, ou bien un recueil d'enseignements humains et de pieuses légendes, qui a la prétention, comme les livres sacrés de toutes les religions, de descendre du ciel ? Jésus-Christ est-il le Fils unique de Dieu, ou bien un simple homme divinisé par quelques disciples enthousiastes ? Dieu lui-même est-il l'Être souverain, personnel et vivant, qui a créé le monde et qui jugera les hommes, ou bien une création de la pensée humaine, « un bon vieux mot, un peu lourd, qu'il faut laisser tomber ? »

Voilà dans quel esprit s'agite, aujourd'hui, la question religieuse. On oublie qu'il n'y a qu'un seul esprit, dans lequel elle doit être traitée, c'est l'esprit religieux. La question religieuse n'est pas une question de parti, d'influence politique ou sociale, de curiosité intellectuelle, c'est une question toute spirituelle et toute morale. Ce n'est pas même une question de théologie ou d'église, c'est une question de foi et de sentiment intime, en un mot, c'est la question naïve et pro-

fonde du geôlier de Philippes : « que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Oui moi, moi créature libre et responsable, mais créature pécheresse, qui peux paraître demain devant mon Souverain juge, comment pourrai-je soutenir son regard ? Y a-t-il quelque part un appui, un refuge pour mon âme, un moyen de réconciliation et de relèvement ?... Si vous le savez, dites-le-moi : j'ai faim, j'ai soif d'une réponse. « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? »

Mais dans ce siècle de frivolité, de distraction, d'enivrement terrestre et d'atonie morale, qui est-ce qui se préoccupe de son âme immortelle ? Qui est-ce qui se souvient qu'il y a là-haut un Dieu qui « regarde des Cieux tous les enfants des hommes, qui prend garde à toutes leurs actions et qui rendra à chacun selon ses œuvres ? » Qui est-ce qui se recueille, s'examine, et tremble à la pensée du jugement de Dieu ? Et cependant cette pensée vous a saisis parfois ; elle a troublé votre conscience dans une heure de solitude, sous le coup d'une épreuve, ou aux approches de quelque danger... Mais vous vous êtes hâtés de vous y soustraire en vous replongeant dans le tourbillon de la vie. Ah ! qu'il vienne le jour, où vous ne pourrez plus y échapper, où tous les intérêts terrestres s'évanouiront devant vos

intérêts éternels, où toutes les questions secondaires s'effaceront devant cette question suprême, où vous voyant enfin tel que vous êtes devant Dieu tel qu'il est, vous tomberez à genoux en vous écriant du fond de votre âme : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? »

A cette question il n'y a pas d'autre réponse à faire, à l'heure où nous sommes, et sous les voûtes de ce temple, que celle que Paul et Silas adressèrent au geôlier il y a dix-huit siècles dans la prison de Philippes : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé toi et toute ta maison. » Sans doute les apôtres accompagnèrent cette brève sentence de bien des paroles qui ne nous ont pas été rapportées : il y eut des questions nouvelles de la part du geôlier, et des réponses nouvelles de la part des messagers de Dieu. Mais il n'en est pas moins vrai que toute la doctrine chrétienne est là dans sa concision et dans sa richesse, et que tout l'Évangile tient dans cette ligne immortelle : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé. » Pauvre geôlier ! du milieu de cette détresse morale où tu te sens plongé, tu cherches un appui, un refuge... le voici ! c'est ce Christ

dont nous chantions les louanges, c'est ce Fils de Dieu, mort pour toi. Crois en lui ! Embrasse-le de toute la puissance de ton désespoir, comme le Sauveur de ton âme. Crois en lui, sur notre témoignage ! Crois en lui, comme tu le pourras, à ta manière, dans la simplicité de ton cœur ! Et voici, plus de terreurs, plus d'angoisse, tu n'es plus seul et abandonné sur la terre : Dieu vient à toi, il te pardonne, il te donne sa paix ici-bas et sa gloire là-haut. « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé. » Et il croit, mes frères, il croit simplement et fortement, et dès ce moment même son âme est sauvée, et dans cette nuit tragique où il allait passer, sous le coup de son désespoir, de la vie à la mort, il passe, sous l'action de la grâce, de la mort à la vie !

« Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé ! Est-ce bien là toute la doctrine du salut ? N'est-elle pas trop simple pour être vraie ? — Et moi je vous dis qu'elle est vraie à cause de sa simplicité même. Elle est simple comme la vérité de Dieu, qui doit être accessible aux plus humbles comme aux plus grands. Elle est simple comme la lumière qui éclaire nos yeux, comme l'air que notre poitrine aspire, comme le pain qui rassasie notre faim, comme l'eau qui dé-

saltere notre soif. Elle est si simple, que jamais elle ne serait montée au cœur de l'homme. Les doctrines humaines ont placé un salut douteux au terme d'une longue série d'enseignements, de pratiques et d'œuvres laborieuses. La doctrine de Dieu au contraire nous offre d'emblée un salut certain, gratuit, accompli, que nous n'avons qu'à recevoir par un acte de foi. Elle est si simple que l'église elle-même s'est hâtée de la compliquer et de l'obscurcir en plaçant entre l'âme et son Sauveur toute une hiérarchie de médiateurs humains et de médiateurs célestes, tout un système de tutelle religieuse, tout un appareil de dogmes, de rites et d'actes méritoires. Mais la réformation du xvi^e siècle est venue balayer d'une main puissante toute cette surcharge, ramasser dans la poussière cette perle de grand prix qui s'appelle la justification par la foi, et redire à la chrétienté la « bonne nouvelle » qui résonnait dans les plaines de Bethléem et sous les voûtes du cachot de Philippes : « crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé. »

Doctrine noble et généreuse, car d'une part elle met devant nous tout le développement de la miséricorde divine en faveur d'une race perdue ; elle nous montre Dieu s'approchant de l'humanité pécheresse

par ses révélations et ses prophètes, lui envoyant son Fils unique, le livrant à la mort pour nous sauver et disant à l'homme perdu, avec une clémence plus magnanime que celle d'Auguste :

Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler.
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler.

D'autre part, elle ne fait appel dans l'homme à aucun instinct inférieur, à aucun sentiment mercenaire, elle s'adresse à ce qu'il y a de plus noble et de plus grand en lui : la confiance, la reconnaissance et l'amour !

Doctrine puissante et féconde, car elle aspire à gagner le cœur de l'homme et par le cœur la vie. Les doctrines humaines lui ont tracé un magnifique programme de ses devoirs, mais sans lui donner un mobile efficace pour les remplir. C'est du mobile que l'Évangile se préoccupe avant tout, et ce mobile, je l'ai déjà nommé, c'est l'amour, l'amour déterminé en l'homme par l'amour infini de Dieu. « Prends courage, dit l'Évangile à ce paralytique spirituel qui est l'homme pécheur, tes péchés te sont pardonnés » Et il lui dit ensuite : « lève-toi et marche. » Et le paralytique s'est levé, et il a marché dans une vie nouvelle. N'en voyons-nous pas dans notre texte

lui-même une preuve éclatante ? N'est-ce pas la doctrine du salut gratuit qui inspire aux apôtres tant de paix au milieu des chaînes, tant de charité envers celui qui les en a chargés ? N'est-ce pas cette doctrine qui, à peine reçue dans le cœur du geôlier, ouvre aussitôt ce cœur à toute la puissance de l'amour ? Voyez-le amenant Paul et Silas dans sa propre demeure, lavant doucement leurs membres déchirés, comme s'il voulait témoigner toute sa compassion et toute sa reconnaissance à ceux qui ont pansé les plaies de son âme ! Et il en sera ainsi dans tous les temps : les doctrines humaines exhortent et ne transforment pas, la doctrine de Dieu éclaire et vivifie, et partout où elle pénètre, elle fait lever sur son passage une moisson de sainteté et de charité !

Doctrine, enfin, expansive et conquérante. « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé, toi et toute ta maison. » Enrichi de ce trésor, le geôlier veut le partager avec tous les siens. Cette même nuit, il les rassemble et leur parle : que dis-je ? avant même qu'il ait parlé, la joie qui rayonne sur son front est déjà une prédication éloquente. Comme la Samaritaine, comme Corneille, à peine touché par la vérité, il en devient le témoin et l'apôtre. Ce ne seront pas les doctrines humaines qui auront cette force de géné-

reuse expansion, mais ce sera la doctrine de la grâce, de l'affranchissement et de l'amour. Vous qui l'avez reçue au fond de votre cœur, vous voudrez la répandre autour de vous et tout d'abord dans l'âme de vos bien-aimés : vous voudrez le partager avec eux, ce secret de toute paix et de tout bonheur. Par vos paroles, par votre vie, par vos prières vous essaieriez de les gagner à Jésus-Christ. Et si cette joie ne vous est pas accordée sur la terre, attendez-la dans l'éternité : comptez sur l'accomplissement des divines promesses ; chrétiens fidèles, vous êtes placés au bénéfice de cette parole inspirée : « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé, toi et toute ta maison ! »

Mes frères, laissez-moi, en finissant, vous poser une question sérieuse et directe. Vous connaissez cette doctrine du salut gratuit par la foi en Jésus-Christ, mise aujourd'hui en pleine lumière. Quel effet produit-elle dans votre vie ?

Nous l'avons vue, aux jours de la réformation, reparaître après un long obscurcissement, et elle a fait refl fleurir l'église de Dieu. Nous l'avons entendue, au commencement de ce siècle, proclamée de nouveau après une période d'indifférence et d'oubli, et elle a déterminé un beau réveil religieux au sein de

nos communautés protestantes. Aujourd'hui elle ne cesse pas de retentir, quoique trop faiblement peut-être, du haut de nos chaires, et cependant elle semble avoir cessé de produire ces fruits de rénovation spirituelle qui réjouissent le regard de Dieu !...

Hélas ! nous nous sommes accoutumés à l'entendre : elle est devenue une formule de l'esprit plutôt qu'une expérience du cœur, une lettre morte plutôt qu'une réalité vivante. Elle est semblable à ce fleuve qui, sous l'action d'un rigoureux hiver, se recouvre d'une couche épaisse de glace et semble comme arrêté entre ses rives sur lesquelles des arbres dépouillés se dressent comme des images de mort... Mais vienne le souffle du printemps, et ces glaces se fondront, ces flots reprendront leur mouvement et leur murmure, ces arbres se revêtiront de leur parure verdoyante. Ah ! que l'esprit de Dieu souffle sur nous, et ce fleuve de la vérité, glacé par notre indifférence, coulera à pleins bords et fera refleurir le désert. Réalités du péché, de la loi, de la repentance, réalités du pardon et de la grâce, reprenez au milieu de nous toute votre puissance. Émouvante histoire de l'amour divin, saisissez comme à nouveau cette génération blasée sur vos mystères. Alors l'Évangile retrouvera son immor-

telle jeunesse et nous verrons un printemps spirituel, plus beau que celui de la nature, se lever sur l'église de Dieu!